SURPRISE.

—

Le comte de Vaudreuil était l'homme à la mode à Versailles pendant les années charmantes qui acclamaient Louis XVI.

La jeune souveraine fleurissait de ses grâces le grand palais des deux aïeuls où, quoique présentes,—et malgré l'éclat fameux des favorites,—avaient toujours manqué les reines.

Ce temps parait vertigineux, sachant que c'est à l'échafaud qu'allait l'aimable cour de son pas de contredanse; mais, pour tous ces aveugles, qu'il était donc délicieux à vivre! Les futures victimes, merveilleusement affinées, exquisement élégantes, spirituelles et sensibles, folâtres et raisonneuses, semblaient toutes habiter un ciel de Boucher parmi des amours roses et des draperies d'azur. Vaudreuil se trouvait l'homme type de ce temps assoupi précurseur d'orages; les femmes, donc, en raffolaient. Une seule le tenait impérialement à distance: c'était Sa Majesté. Il en savait la raison et l'acceptait fièrement: depuis les premiers jours de leur commune adolescence, Vaudreuil n'était-il pas l'ami fidèle, —fidèle et dévoué, on le vit bien aux jours d'épreuve—de Son Altesse le comte d'Artois? Or, entre la reine et son sémillant beau-frère, des alternatives d'intimité puis de rancunes s'engendraient perpétuellement d'une communauté de goûts et d'idées ballottées par l'opposition des intérêts. Et Vaudreuil, c'est l'honneur de son existence, ne devait jamais abandonner le culte de sa haute amitié, même pour la fortune, même pour l'amour.

Cependant il trouva l'une et l'autre. Il était fait pour de telles rencontres; et ces rencontres étaient faciles aux derniers beaux jours de la cour de France. Habituellement, il se rencontrait au Cercle de la Reine avec l'exactitude convenable pour accomplir son devoir de courtisan, et se tenait suffisamment à l'écart pour témoigner à Sa Majesté qu'il ne bravait pas ses dédains. Un soir d'octobre, la cour s'occupait d'une brillante présentée: la comtesse de Polignac, que la Reine tenait depuis quelque temps en affection passionnée. Vaudreuil voulut lui rendre ses hommages, moins par ambition que par curiosité. Tandis qu'il s'inclinait devant la naissante puissance, une aimable voix, railleuse un peu, et connue déjà, murmurait en manière de bienvenue:

"Enfin, vous voici, mon cousin; je craignais que vous ne voulussiez jamais me reconnaître."

Relevé, et fixant son regard sur celle qu'il croyait voir pour la première fois, il ne put retenir un mouvement de surprise et une involontaire syllabe:

"Yol....!

"Eh! sans doute, mon cousin. Yolande de Polastron qui vous doit sa modestie dont les uns lui font reproche et les autres louange. Vous lui avez appris jadis qu'elle n'est pas de celles qu'on regarde; aujourd'hui, par surcroît, qu'elle n'est pas de celles dont on se souvient."

Tandis qu'elle parlait, Vaudreuil eût donné dix ans de sa vie,—c'était la seule perte qui ne se pût réparer sur le trésor royal, —pour trouver une galante interruption. Mais il ne se ressaisit qu'après quelques secondes et répondit spirituellement (car on avait de l'esprit au XVIIIe siècle, c'était monnaie courante; on était tenu d'en avoir comme de la poudre à son catogan, des dentelles à sa cravate, des louis d'or au jeu de la reine. Aussi l'empruntait on souvent):

"Madame la comtesse, quand j'eus l'honneur de vous rencontrer au château de Polastron, j'espérais vous enseigner l'art d'aimer; mais c'était de vous que la leçon devait venir; j'aurais connu l'art de plaire."

Il mentait effrontément, car allant, sans la connaître, épouser sa très arrière cousine Yolande —la formalité du mariage s'accomplissait souvent ainsi; c'était un si petit accident de l'existence!—il trouva la fille trop maigre et la dot plus plate encore: et, cherchant prétexte à brouiller le plan paternel, il reprit son divertissant célibat. Mme de Polignac savait également qu'il mentait, la veuve de Vaudreuil ayant fait date en sa vie; son premier émoi, sa première douleur. Mais son grand art était de paraître toujours croire ce qu'il fallait qu'elle crût.

"Eh! bien, cher comte, si j'étais alors trop jeune pour le mariage me voici mûre maintenant pour l'amitié;—un sourire accentuait le doux regard de ses doux yeux—je serais heureuse de posséder la vôtre; la mienne, depuis ce jour, vous demeurant acquise."

Était-ce bien de l'amitié, ce sentiment si vif, si coquet, si profond pourtant, dont fut aussitôt subjugué le beau Vaudreuil? C'est qu'elle était adorable, Yolande transformée! Et la même encore! Comment concilier ces contrastes? Une fée toucha, bien sûr, de sa baguette, les coudes anguleux de l'adolescente, fondus maintenant dans la ligne pure des beaux bras ronds. Où retrouver la sauvagerie de la provinciale dans les mouvements harmonieux de l'élégante comtesse? Et cette idéale simplicité de parure, jamais démentie dans la plus somptueuse fortune, comment succéda-t-elle aux falbalas surannés dont s'affublait la cousine pour faire honneur à son cousin?

Mme de Polignac résolut ce conflit des yeux et du souvenir qu'elle devinait si bien. Assise maintenant, elle lui fit place.

"Je serais ingrate, mon cousin, si je ne vous attribuais mon éducation véritable. Vous ne le nierez pas tout à l'heure, dit elle en arrêtant la protestation de Vaudreuil d'une pression de sa main blanche. C'est bien simple, pourtant. Je me suis vue dans vos yeux comme en un miroir exact et cruel. Si gauche! n'ayant connu que les hobereaux du voisinage. Si lourdement attifée de cette belle soie rose! Ma mère, vingt ans plus tôt, la portait à la cour; elle s'était longuement démodée en ses plis soigneux défripés pour votre venue. Cette complète disgrâce m'a fait verser bien des larmes. Je compris votre départ et vous donnai raison!"

Vaudreil voulut fléchir le genou en un geste implorant; elle le retint encore.

"Oui, je vous approuvai de n'avoir point voulu d'une aussi sotte et laide petite femme. Et, triste à mourir d'abord, je repris courage, me disant que vous n'étiez pas le seul chevalier de la cour de France qui pût s'égarer un jour dans les bois de Polastron; et en cas.....on a les ailes toujours ouvertes vers l'espérance, à dix-sept ans, quand le présent est sombre,—je me préparai de mon mieux. Je m'occupai de ma toilette et me jurai que jamais falbalas, volants et faufreluches n'affubleraient mes épaules — fussent-ils créés exprès pour moi par Mlle Bertin. —Et je me tiens parole, ajouta la jolie femme en froissant les frêles mousselines de son ajustement. D'abord ce fut sagesse: une robe blanche nouée d'un ruban clair défie les retards de la province et les surprises du goût. Maintenant c'est une telle habitude que, en dépit des méchants commentaire, je garde à la cour ma simplicité champêtre. Aussi m'accuse-t-on d'entraîner la reine aux bergerades déplacées. Voyez pourtant qu'elle sait être magnifique à ses heures."

Son regard désignait Marie-Antoinette éblouissante de pierreries et de satins brodés qui s'arrêta devant elle, hautaine un peu, et cependant condescendante:

"Vous m'avez fort abandonnée ce soir, mon cœur, mais si vous tenez au voisinage de M. de Vaudreuil, nous lui ferons une place plus rapprochée de notre personne."

Elle passa. Mme de Polignac la suivit.

"Heureux Vaudreuil", pensaient les courtisans.

"Habile ambitieux!" murmuraient les jaloux.

Et lui, le cœur en fête, l'esprit plein de madrigaux qu'elle ne lui avait pas laissé dire, susurrait doucement, de soi-même à soi-même:

"Yolande, adorable Yolande!".....

Mesdames, demandez à vos grand'mères, qui le tenaient de leurs aïeules, comment l'ami que Mme de Polignac se fit un soir, comment le beau Vaudreuil, son volage cousin, devint, aux heures vieillissantes et douloureuses, le consolateur et le soutien de son exil, de sa maladie, de sa mort.

LE BAPTEME DE NAVIRES RUSSES

—

Il n'est pas sans intérêt de donner ici quelques détails sur l'origine des dénominations des navires de guerre russes dont il a été parlé fréquemment depuis deux mois.

Le Varyag doit son nom à l'une des tribus qui contribuèrent, par de vigoureux combats contre les Finlandais, à créer l'empire slave. Le Koreiets, qui succomba avec le Varyag, dans l'héroïque combat en rade de Chemulpo, est, en russe, le "Coréen".

Plusieurs navires ont des appellations analogues à celles des cuirassés français: le Bagatyr veut dire le "Héros", le Gromoboi est le "Tonnant", le Boyarin est le "Bayard", le Bayan, le "Barde", le Podbieda, la "Victoire", enfin, le Novik est littéralement le "Nouveau", premier croiseur rapide d'un type nouveau de croiseurs à grande vitesse.

POUR LE MAL AUX GENCIVES
Lequel à la mâchoire ou la Névralgie, faites usage du
Liniment Sloan

Un épisode de la Ière guerre de Chine.

—

Le guet-apens de Tong-Tcheou.

17-18 SEPTEMBRE 1860.

—

En lisant, récemment dans le Gaulois, qu'après le combat de Turenschen, des Chinois avaient massacré et les gardes et les blessés d'une ambulance russe, je me suis rappelé un acte de perfidie qui marqua dans les préliminaires de l'expédition de Chine de 1860. Je fus placé pour ne rien perdre des détails de la machination qui avait été ourdie contre nous et à laquelle j'échappai, non sans peine.

Les forces militaires franco anglaises étaient campées à Ho-Si-Wou, à environ quarante kilomètres de Tong Tcheou, leurs effectifs étaient diminués des détachements laissés à Tien Tsin et les plénipotentiaires chinois étaient parvenus à inspirer une fausse sécurité à MM. Gros et Elgin, qui faisaient depuis quelques jours poursuivre, à Tong-Tcheou, les négociations interrompues à Tien Tsin. Les agents français qui y prenaient part étaient MM. Le Bastard et Méritens; du côté anglais, c'étaient Wade et surtout Parkes, qui y tenaient le rôle prépondérant. Tout semblait réglé et il avait été convenu que les troupes alliées feraient halte à dix kilomètres environ de Tong Tcheou, leur front étant délimité par un petit cours d'eau partout guéable, qui tombe dans le Péi Ho, près de Chang Kia-Wan.

Le 17 septembre des députations française et anglaise durent se rendre à Tong-Tcheou. Elles avaient pour objet, outre l'escorte des agents diplomatiques, de régler diverses questions relatives au campement ou cantonnement des troupes. L'intendant, M. Dubut, chef des services de l'expédition, devait s'entendre avec les Chinois pour les fournitures de fourrages, viande sur pied et autres denrées. Il avait avec lui deux comptables des subsistances, MM. Ader et Gogey. Le colonel d'artillerie Foulon-Grandchamp avait été chargé, par le général Montauban, d'assister aux négociations pour lui en rendre compte. Le caïd Osman l'accompagnait. Enfin, comme officier d'état-major, je devais, de concert avec les Anglais et les Chinois, déterminer le terrain à occuper par nos troupes et en fixer les emplacements. Cette mission, qui devait s'accomplir dans l'après-midi du 17, n'avait pu l'être parce que les guides et officiers chinois, au lieu de nous faire suivre la route directe d'Ho Si-Wou à Tong Tcheou, avaient fait faire un détour à l'ouest dans le but probable de nous cacher les préparatifs faits près de Chang Kia-Wan pour attaquer nos troupes. Ils y avaient amené beaucoup d'artillerie, au moins quatre-vingts pièces, ce qui avait dû être fort long en raison de la défectuosité de leurs affûts et de leurs attelages.

Nous étions arrivés à Tong-Tcheou, tard dans l'après-midi du 17 septembre. Les autorités chinoises nous avaient accueillis avec beaucoup de courtoisie; la députation française était logée dans le yamen du gouverneur de la ville. Après un peu de repos et d'ablutions, je voulus faire le tour des remparts de la ville, c'est le meilleur moyen pour voir l'ensemble d'une ville chinoise. Un petit mandarin militaire me fut donné "ad hoc". Il était très poli, très déférent, mais il s'arrangea sous divers prétextes pour ne pas me conduire sur la partie des murs située au nord ouest du côté de Pékin. Il est probable que de ce côté se trouvait campée une partie de l'armée tartare et mongole.

—

A la nuit tombante, je me retrouvai au yamen du gouverneur, avec tout notre monde. Sauf M. de Bastard et ceux qui l'avaient accompagné, nous n'avions pas vu les Anglais, auxquels les Chinois avaient donné des logements assez éloignés des nôtres. Un très beau banquet chinois avait été préparé à notre intention, et les mandarins qui s'y trouvaient étaient en grande tenue de service: robes de soie avec les insignes de leurs grades sur le plastron et chapeaux de cérémonie. Il est rare qu'ils fassent tant de façons avec les Européens, qu'ils reçoivent d'habitude sans prendre ces insignes.

Derrière chaque convive se trouvait un serviteur chinois.

Après le dîner, il y eut une demi-heure ou trois-quarts d'heure de conversation. L'intendant Dubut, à qui je demandai où il en était de ses fournitures, faisait le plus grand éloge des Chinois et de leurs prévenances. "Ils feront tout conduire au camp, me dit-il, et ils n'ont pas voulu entendre parler de paiement." Les impressions de M. Bastard étaient très différentes; il parlait de la physionomie sinistre et des mauvais regards d'Itsin-Wang—le prince de I—il avait sur la loyauté du gouvernement de Pékin des doutes que les événements allaient justifier.

Pour remplir ma mission, je devais être de très bonne heure sur le terrain assigné, à dix kilomètres de la ville. Il fallait le parcourir, reconnaître le front assigné, les ressources en eau, bois, etc. Vers trois heures du matin j'étais prêt à monter à cheval avec un seul spahi d'escorte. La traité de paix devant être signé dans la journée, je comptais demander au colonel Schmitz l'autorisation de revenir à Tong-Tcheou pour assister à cet événement, et je laissai dans le yamen du gouverneur mon second cheval, un mulet de bât, et mes bagages sous la garde de mes deux soldats d'ordonnance, dont le plus ancien se nommait Rozé. Au moment de partir, j'éveillai l'intendant Dubut pour lui demander ce qu'il avait à faire dire au général en chef et au chef d'état major Schmitz. Il répondit qu'il les verrait dans la matinée et rendrait compte de ses opérations. Outre le spahi, un petit mandarin tartare était à cheval comme guide.

La route que nous suivions en sortant de Tong-Tcheou n'était pas la même que la veille, elle était plus à l'est et plus près du fleuve. Elle était couverte de troupes d'infanterie tartare—des bannières probablement—qui marchaient sur Chang-Kia-Wan. Conduit par le mandarin, qui trottait devant moi nous finîmes par les dépasser et arriver au bord du cours d'eau qui devait servir de démarcation. Je l'avais descendu et remonté pendant environ un kilomètre, sans apercevoir aucun des officiers anglais ou tartares qui devaient avoir la même mission, quand tout à coup Parkes, suivi d'un dragon anglais, arriva près de moi, venant des troupes alliées. Il était très pâle et me dit: "We are in a trap. I return (to Tung Tcheou) to summon them to withdraw their troops. (Nous sommes dans un piège, je retourne à Tong-Tcheou pour les sommer de retirer leurs troupes)" Je lui répondis qu'il y avait d'autres colonels tartares venant de Tong-Tcheou qui n'avaient pas montré d'hostilité. "You shall see farther, dit-il, try to get through, to inform your general, but you will be caught. (Vous verrez plus loin, dit-il, essayez de traverser pour prévenir votre général, mais vous serez pris)." Il s'éloigna ver Tong-Tcheou au galop et je pris la direction d'où il venait.

—

A quelques centaines de mètres était un gros village auquel je parvins sans voir personne: les habitants avaient fui ou étaient cachés. Je le longeai; sur sa face Est des batteries se trouvaient en avant, et sur la gauche un chemin creux s'étendant entre ce village et le Pei Ho était rempli d'infanterie sino tartare rangée en bataille, leurs officiers à cheval derrière les rangs. Ces fantassins tenaient leurs fusils à mèche prêts à tirer, et ces mèches brûlant formaient une ligne de légère fumée bleuâtre devant leurs rangs. Ils ne prirent pas garder à moi mon guide chinois avait disparu et j'étais seul avec mon spahi. Dès ce village dépassé, je mis mon poney japonais au galop, mais à environ 500 mètres en avant, s'étendait à perte de vue à droite et à gauche une ligne de cavalerie mongole. Arrivé à une centaine de mètres derrière cette ligne, je vis un peloton faire demi-tour au galop et venir sur moi. Il était commandé par un pa-tsoung ou lieutenant, reconnaissable à sa coiffure surmontée d'un globule blanc.

Je m'arrêtai près et agitai mon mouchoir en criant: "Parlementaire", avec les quelques mots que j'avais la chance de connaître. Ces cavaliers m'entourèrent de toutes parts et me conduisirent à leur colonel—coiffure à bouton bleu,—qui était à sa place de bataille devant le front.

Ce brave homme me salua très civilement. Ces bons Mongols étaient visiblement embarrassés de moi. Ils voyaient ma qualité de parlementaire et, fort heureusement, n'avaient pas d'ordres. Dans leur habitude de vivre à cheval, il ne leur venait pas à l'idée de me faire mettre pied à terre, ni à mon spahi, qui était d'un calme parfait. Je fis comprendre au fontsiang ou colonel que je voulais retourner en arrière ou traverser, en invoquant sa responsabilité. Il était perplexe, me fit signe de rester près de lui et renvoya en arrière mon pa-tsoung et son peloton.

Là-dessus, arriva un mandarin de plus haut rang et il s'ensuivit un colloque entre eux, au cours duquel la Providence m'inspira de les saluer tranquillement et de continuer ma route. Ils me laissèrent faire, et à quelques vingt mètres plus loin, mon cheval à l'allure la plus vite possible. A très courte distance, je tombai au milieu d'un peloton de dragons anglais qui observaient ces Mongols; à quelques pas plus loin était le général Grant qui, après avoir écouté avec attention mon compte rendu, me dit d'aller en toute hâte en informer le général Montauban, qui faisait en ce moment déboucher ses troupes à la droite des forces anglaises. Je n'avais pas fini de rendre compte au général Montauban, que le canon des Chinois fut entendu en avant de nous. Il tirait sur des officiers anglais, colonel Walker et autres; venant aussi de Tong-Tcheou avec une escorte de Sikhs, ils avaient trouvé passage à travers les Mongols, qui en avaient sabré plusieurs.

Les renseignements que je venais de donner sur les emplacements des troupes chinoises déterminèrent le général Montauban à tourner complètement la gauche de l'armée chinoise que les Anglais continrent et attaquèrent de front.

Les dessins exécutés au ministère de la guerre indiquent bien cette opération qui fut principalement confiée au 2e bataillon de chasseurs.

Cette cavalerie mongole ou peut-être tchakare, tribus mixtes plus près de la grande muraille, a la même équitation et le même harnachement que les cosaques, mors de filet, même selle, nagaïka, étriers courts, pas d'éperons. Ils étaient armés de sabres, d'arcs et de flèches. Ils marchent, comme disent les Allemands, "im rudel", c'est-à-dire qu'il n'y a pas de formation régulière par rang, surtout en marche. Cependant à Vilikso leurs masses manœuvraient très bien.

L'habileté et la dissimulation des Chinois sont incomparables, et, dans cette circonstance, ils s'étaient surpassés, puisque des agents aussi expérimentés que Wade et Parkes y ont été entièrement pris. Cette embuscade de trente mille hommes avait été organisée avec tant de secret qu'elle ne fut découverte que le 18 au matin. Si les troupes de Sengkolitsin avaient été mieux armées et avaient su manœuvrer, les alliés pouvaient être anéantis.

—

Tant d'événements se sont suivis depuis lors, en Europe et en Asie, qu'on a depuis longtemps oublié cet épisode de la guerre de 1860. Mais il est caractéristique au point de vue de la façon dont les Asiatiques entendent le droit des gens. C'était l'exacte répétition du guet-apens tendu 400 ans avant l'ère chrétienne par Artaxerxes, roi de Perse, aux généraux grecs dont faisait partie Xénophon, et tel qu'il l'a raconté dans l'Anabase.

GÉNÉRAL CHANOINE,

Capitaine en 1860 à l'état-major du corps expéditionnaire de Chine.

Notes et Souvenirs

—

J. Massenet ET A. d'Ennery.

—

Paris, 16 mai

L'Opéra-Comique jouait l'autre soir à Paris, pour la première fois, le Jongleur de Notre-Dame, une œuvre exquise de Massenet, à laquelle, sans être prophète, on pouvait prédire grand succès. Ce "mystère"—c'en est un—fut représenté à Monte-Carlo, il y a un an ou deux, le voici, enfin, à Paris, à la grande joie des dilettante, et ça n'est que justice. Mais je suis sûr que Massenet était, quand même, inquiet, agité, nerveux, comme s'il s'agissait d'une vraie première. Car il est toujours le même, Massenet. Il n'a guère changé. Je l'ai rencontré, il y a quelques mois, un peu plus courbé, moins chevelu qu'autrefois, mais toujours souriant, l'œil vif et malin, comme il y a simplement une trentaine d'années, alors que nous combinions ensemble la musique de scène des Erynnies, son premier chef-d'œuvre, et que nous préparions la première audition de Marie Magdeleine, qu'un an auparavant Pasdeloup lui avait brutalement refusée.

Que de mal il eut, ce musicien admirable, avant d'obtenir un "livret" d'opéra ou d'opéra-comique. Il avait eu mauvaise chance au début, et cette mauvaise chance pesait sur lui comme la "male-main" des Napolitains. Dame, il avait mal débuté, au mois de novembre 1872, par Don César de Bazan, un opéra comique qu'un de ses amis Chantepie—quel drôle de nom pour un librettiste!—avait extrait du mélodrame de Dumanoir et d'Ennery. Le sujet n'était guère lyrique, l'action dépouillée de sa ferraille romantique était pauvre d'intérêt, monotone et sans situations musicales. Le compositeur s'était escrimé de son mieux, avait fait preuve de virtuosité dans ses dessins d'orchestre, donné à sa partition un grand colorie dans le rythme, rien n'avait pu séduire les oreilles d'un public encore affamé de mélodies, et Don César s'éteignit à la fleur de l'âge.

D'Ennery en voulut à mort au compositeur, dont la tentative musicale avait eu pour effet de démontrer la faiblesse du drame, qui vivait sur une vieille réputation de légende, aussi, quand on lui parlait de Massenet, il faisait une moue dédaigneuse, fermait les yeux à demi, et murmurait, entre ses dents: "Massenet! il n'a aucun talent!"

C'était une idée fixe, rien ne l'en pouvait faire démordre. Il n'admettait pas, qu'avec une pièce de lui, musicien et librettiste n'eussent pas confectionné un chef-d'œuvre. Que de fois, en des conversations intimes, je m'efforçais de lui faire entendre raison. La même phrase revenait, sans cesse, avec une régularité de balancier: "Massenet, il n'a aucun talent!" Or le cas était grave, plus grave qu'on ne se l'imagine, car, en ce temps là, il était convenu que le vieux d'Ennery était le seul "charpentier" auquel on pût confier la "construction" d'un opéra.

En 1881, le Tribut de Zamora, dont il avait écrit le livret avec son collaborateur Brésil, pour le compositeur Gounod, n'eut guère meilleure fortune que Don César, et fit un court séjour sur l'affiche;—"Eh bien, lui dis-je, quelques jours après la première, vous voyez qu'on ne réussit pas toujours; vous ne nierez pas le talent de Gounod, et pourtant le Tribut de Zamora???" On ne le désarçonnait pas aisément, et il trouva pour Gounod vaincu la même moue dédaigneuse que pour Massenet: "Peuh! Gounod, il est à moitié fou! répondit-il. Imaginez vous qu'il est venu déjeuner ici, jeudi dernier, et au dessert il s'est tortillé une serviette autour de la tête, il a pris un couteau à découper dans sa main, et nous a joué une scène d'Otello....Il fera bien d'en rester sur Faust!!!"

—

L'évolution se commença à se faire, chez d'Ennery, tout doucement, lentement, qu'après la réussite d'Hérodiade, qui fut joué à Bruxelles, au théâtre de la Monnaie, au mois de décembre 1881, faute d'avoir trouvé à Paris l'hospitalité d'une scène lyrique. Nous fûmes une centaine qui allâmes, en pèlerinage, au pays belge, pour assister à la première représentation. Au retour je fus questionné par d'Ennery, qui commençait à s'inquiéter. Le soleil levant attirait toujours ses regards, et il aimait à se chauffer le premier, au rayonnement.

—Eh bien! dit il en interrogeant négligemment mon ami Francis Magnard, qui avait fait le voyage avec moi—est-ce que cela vaut vraiment quelque chose, la musique de ce monsieur?

—C'est un grand, un très grand succès, répliqua Magnard, très affirmatif.

—Peuh! un succès d'exportation!

—Un succès pour le monde entier! ajoutai-je.

Il resta pensif un moment et parla d'autre chose.

Lorsque Ritt succéda, comme directeur de l'Opéra, à l'infortuné Vaucorbeil, sa première pensée fut de demander un livret à d'Ennery. Il était superstitieux et considérait comme un fétiche, d'Ennery, qui avait été, avec les Deux Orphelines et le Tour du Monde, un des artisans de sa fortune. Un jour que j'allais, comme souvent, à l'avenue du Bois de Boulogne, en visite chez mon vieil ami, je me croisai, sous la porte, avec un gros monsieur, large d'épaules, au dos voûté, le chapeau planté en arrière sur une grosse face boursouflée, que couronnaient des cheveux crêpelés en boucles mi-blondes mi-grises et qui s'éclairait d'une paire d'yeux bordés de rouge. Nous nous saluâmes comme des gens qui se connaissent vaguement.

—Sans indiscrétion, quel est ce monsieur que je viens de rencontrer? demandai-je à d'Ennery après la poignée de main d'usage.

—Vous ne le connaissez pas?

—Si, mais c'est comme le Dollinval d'Henri Monnier, je le connais....sans le connaître.

—C'est Louis Gallet!

—Ah! le poète....

—Ce n'est pas un poète—répondit d'Ennery, clignant de l'œil, ainsi qu'il faisait quand il était en mal de rosserie—c'est simplement un monsieur qui fait des vers!

—Vous collaborez avec lui?

—Oui, nous sommes trois collaborateurs, Pierre Corneille, Gallet et moi.

—Comment Pierre Corneille?

—Sans doute....nous mettons le Cid en opéra. Je construis le scénario et Gallet refait les vers de Corneille, à chacun sa tâche.

—Et quel est le compositeur?

—Massenet, parbleu!

—Vous dites?....

—Je dis Massenet. Il a beaucoup de talent!

Je n'en revenais pas et restai tout ébaubi.

—Massenet, repris-je, Massenet, l'auteur de Don César de Bazan?

—Mais non, mais non, Massenet, l'auteur de Manon!

Massenet venait d'avoir son grand succès de Manon, à l'Opéra-Comique. Le soleil ne se levait plus, il éclatait à l'horizon, et d'Ennery se couchait, ainsi qu'un chat rhumatisant, dans le le rayon très chaud.

Le Cid, qui eut non pas trois, mais quatre librettistes, car, aux noms de Pierre Corneille, de d'Ennery et de Gallet, il faut joindre celui d'Ed. Blau, le Cid, dis je, fut joué à l'Opéra pour la première fois, le 30 novembre 1885; on sait quel fut le succès.

—

A quelques semaines de cette première représentation, il y avait grand dîner à l'hôtel de l'avenue du Bois-de-Boulogne, et tout naturellement on y parla du Cid.

—Ce Massenet a vraiment beaucoup de talent! répétait d'Ennery.

—En êtes vous sûr? lui dis je.

—Parfaitement sûr!

—Vous avez mis longtemps à vous en apercevoir.

—A mon âge on n'est jamais pressé.

Aurélien Scholl, qui était un des convives, s'écria tout à coup.

—Dis donc, d'Ennery, est-ce que Corneille touche des droits?

—Non! répliqua celui ci en riant. Si Corneille en avait touché, il aurait fallu en donner aussi à Guilhem de Castro. Ça n'en aurait plus fini, nous sommes trois, c'est bien assez

—Alors, est-ce vrai ce qu'on raconte?

—Qu'est ce qu'on raconte?

—On raconte que le lendemain de la première représentation du Cid, un vieillard aux nobles traits, portant moustache et large barbiche grise, est venu frapper à ta porte. Il était vêtu de gros drap couleur tabac, portait un manteau sur son bras, et tenant son chapeau à la main, laissait voir une calotte de drap noir sur le sommet de sa tête. Il a demandé à te parler, et c'est Gisette qui l'a reçu (Gisette était le nom familier de Mme d'Ennery): "Qui êtes-vous? lui a-t-elle dit:—Je suis Pierre Corneille! a répondu le vieillard, et je viens demander à d'Ennery ce qu'il compte faire pour moi?—Vous voudriez des droits d'auteur!—s'est écriée Gisette déjà inquiète—je vais en causer avec mon mari, mais je crains bien...." Elle disparut, et revint au bout d'un instant: "Des droits d'auteur!! des droits d'auteur!! Adolphe a dit jamais! S'il veut un secours, qu'il s'adresse à la commission, rue Hippolyte Lebas.—Je lui ai répondu: il a l'air très pauvre ....—Très pauvre, en effet, répliqua Corneille, en montrant ses chaussures.—Il faut faire quelque chose pour lui.—Tu crois? —Oui, assurément!—Fais comme tu voudras!" Et Gisette, dans un accès de générosité imprévue, a offert, au vieux Corneille, une paire de godillots hors d'usage.

—Et qu'a fait Corneille? demanda Koning, qui était des convives.

—Corneille les a pris, en disant: "Merci, ça vaut toujours mieux que rien!" puis il les a examinés, et comme ils étaient percés, il a ajouté d'un air connaisseur et résigné: "Je vais aller les faire carreler à la butte Saint-Roch."

Je dois dire, en historien fidèle, que Scholl, qui racontait assez drôlement, provoqua le rire de l'assistance. Seul d'Ennery ne broncha pas, il regarda Scholl du coin de son petit œil gris clair, et n'esquissa aucun sourire. Il ne riait volontiers que des plaisanteries qu'il faisait lui-même.

Les pertes des Japonais.

Tokio, 28 mai, 10 heures a. m. —Une révision des chiffres démontre que 61 sous-officiers et 378 marins ont été tués et blessés, sept officiers, 13 sous officiers et 58 marins ont été légèrement blessés et 12 marins grièvement blessés quand le cuirassé japonais a coulé en heurtant une mine au large de Port Arthur le 15 mai.

Deux cent trente-cinq sous-officiers et hommes ont perdu la vie sur le croiseur Yoshino qui a été coulé par le croiseur Kasuga le même jour.

Le ministère de la marine n'a pas encore reçu un rapport détaillé des deux désastres.